

# VIVIEN DE NÉRAC

(HIVER)

“On se déhotte vers six plombes, on ouvre les châsses sur le tas bien *innochint* des hommes en rond, dans ces sortes de cavernes, comme des gnomes, à se garder des rats qui mangent les pieds autant que des schrapnels, et de la pluie des asticots qui toute la nuit dévorent les ventres ouverts au-dessus de nous. On boucle nos ceinturons, on charge d’un coup de rein nos sacs de 25kgs et on empoigne le fusil. On a le nez gros de toutes les puanteurs (comme ceux qui sont restés des heures à remuer *dans la pièce du fond qui sent*), tout ce qu’on renifle des crevasses malgré le froid, cette tête coupée avec la tignasse collée de sang, et ces cadavres racornis enroulés sur eux-mêmes au pâle soleil avec un filet de bave sec. Des mains qui passent, des débuts de profils, la longueur d’une jambe dressée de côté comme un danseur qui travaillerait ses adducteurs internes et ses fascia lata, la moitié du bassin et le torse qui disparaît, comme engloutis dans le sol gelé couvert de glace, pétrifiés. On croirait des sculptures.

Ils sont là, tous, survivants au-dessus du gouffre : Dell’Bianco, Coutès, Avancini, Magnan, Palague, Dugougeon, Broustet, Balaguer, Dante, Portera... plusieurs lignes, disposés avec des drôles de manchons : moignons avec des restes d’os, des esquilles ; ils sont comme des esquisses dures de notre dessein.

« Kleu, que j’dis, il aime pas les schleus, avec son bridge luisant, ce surcroît de consonnes aux machoires pour ossifier une logique sur la bouillie des tréfonds. »

Je lui jette sur les cocards du fond d’une cuvette un vieux reste d’eau mélangé de pluie et de pisse ; puis on s’en va becqueter au fond de la tranchée quelques haricots blancs triés en grêle sur un bout de toile cirée, ensuite cuits dans un pot de chambre émaillé. On peut dire qu’on s’est formés dans ces voyages au fond des boyaux autant que loches rouges et limaces noires dans le dédale des poisons.

\*

Je me souviens quand nous quittâmes les quais pleins de caissons, chargés de passants réduits à *quia*, ayant abandonné la voiture à chevaux, le muret, la grosse pierre aux orverts, l’appentis, la vigne vierge, pour partir en Ré rejoindre notre régiment d’Infanterie dans ce qui serait pour la guerre suivante “nos bois éloignés”. On avait pourtant passé l’été, cette saison des batailles et des navigations. Pas de passage jusqu’à l’île.

Beaucoup de Charentes et de Dordogne partaient par là mais surtout vers la Marine. De destin nous atteignimes un raffiot bondé de tonneaux (noa, cognac), mais nous les laissâmes,

dame : on n'avait pas le droit de s'emplir de pinard et de gnôle. Le navire était aussi chargé d'une sorte d'ouate et de tonneaux de glu. Il avait l'air d'aller sans gouvernail précis ; le Capitaine naviguait au jour, sans boussole.

Dans un embrassement clair il ouvrit les rivages à nos dires : on entonna le peu de dû dans ces places et lieux restreints, en travaillant de la lulette et de la crête des dents. Chacun son fricot d'aventure mais on nous distribua singe et biscuits carrés pour la première fois, cette pâte de pierre percée de trous. En un sens on était déjà mythiquement chargés d'une part de l'histoire future ; on était déjà vieux ; concassés en pensée pour ainsi dire, pleins d'une obsession dialectique qui se résoudrait d'une tranchée à l'autre parmi ceux qui grattent matin dans la terre tantôt meuble tantôt dure comme le caillou d'un crâne ; un désopilant mélange, entre nous, et le bavardage qui couvre mal l'inquiétude. On bagassait avant de zigouiller, comme si on servait la propagande. Notre crime, avant de s'écrire, se décrivait. On était loin de se porter pâles, en tout cas, prêts à faire la nouba aussitôt les atrocités commises, quatrains de beuglants disposés à tous les endroits de prouesse et de mousse, écume de la travée qu'on machouille. Pendant la traversée on vit des poissons-volants, et deux dauphins. On reçut des éboulis gris de blanc, des poignées de mer à la poitrine : ne sait ce qui lui arrive !

Un gars de La Rochelle me dit que les Indiens ils étaient par là-bas, vers le Levant, avec la Chine. Je savais pas, au juste. Des ancêtres à lui, marins, avaient affronté la Piraterie. Il se souvenait que ses vieux lui parlaient des cargos ronds et lents qu'ils avaient connus pour le transport, et des trières de combat plus maniables, et rapides, jusqu'à 1200 nœuds à l'heure, de plus de 40 mètres de long, portant 200 hommes. Il y avait de tout chez lui : des commerçants, des ouvriers, des dockers, des marins, des armateurs ; il regorgeait de récits de voyages, de mythes, d'informations. Parfois il lançait : "Attention, très important ceci !" pour préciser un détail dans un jargon de métier, une expression dans une langue étrangère, comme un langage secret.

La traversée faisant, il se confia, il craignait : il voyait tout jusqu'au prochain siècle : c'est en 1999 que ça se gâterait surtout : des cataclysmes partout ! Il craignait d'avoir des enfants, à cause. Ça lui était donné la nuit. Il avait vu New York enseveli sous la neige, là-bas, dans une nouvelle ère glaciaire.

Il avait pourtant une copine ici sur la côte à Brouage. Après avoir baisé la mère, à présent il baisait la fille : "C'est bien logique, assurément. La mère je l'ai culbutée quand elle était pleine comme un ovin. Du coup la fille avait pris ses aises au fond du con, de m'empoigner la pine à travers le vagin de sa matouse. Je n'aurais pas attendu la bataille de Sadowa pour mourir, qu'il disait aussi. Ça m'est égal de passer du stade de musicien qui accompagne de son jeu les notables, puis de celui de premier violon à celui de simple violon de rang, infan-tier, gueule rase ! Batte en l'air, s'il vous plaît !"

Donc on arriva en Ré, fraîche comme une fois tout rangé après les jalousies. D'un côté la plupart de ceux qui allaient rejoindre leurs bâtiments ici-même ; le peu des autres dont moi qu'un garde-côte mènerait plus au Nord ; le début de notre itinéraire.

À Ré on retrouva des pantruchards ; pour eux on parlait "péquenot". Y'avait là Maganie,

dit “le Galibien à la barre”, puis Sucre, celui qu’était riche, des affranchis éclairés, et Sifflant, dit ainsi parce qu’il bilottait jamais : rien d’inquiétude. Enfin Le Picard, en bout de ligne : “Ch’êt tout plin d’cochons d’sin-t-Antoène pi d’wairé !”

Ré était une île coupée du monde, qui dérivait lentement sur la mer grise, lie de vin, couleur de l’air ; tranquille, que ça contient ; un savoir de prix dans le calme souverain des vapeurs accomplies.

On s’écarta bientôt des beaux prés, des belles côtes. On fila vers le Bois et la Fosse de Loix. Pas encore près de La Bête, mais ça venait, déjà un peu à l’écart, passant par des terrains boueux, des résidus de citadelle, de vieilles carrioles sur des chemins truffés de nids-de-poule, l’aspect de pluie où des maisons pleurent.

Plus loin encore on vit des mômes avec un radeau disjoint, fait d’une sorte de rideau d’éclanches mal étreint de lianes. Les mômes étaient marrants ; ils appelaient ça leur “nave”. Un d’entre eux, rigolard, nous dit qu’il avait “la maladie des doigts écartés” : ça l’empêchait de rien prendre, il pouvait foutre nase. Ils avaient inventé tout un vocabulaire. Nous, on commençait à brasser, à s’en faire, un peu, tout de même.

D’entre nous on découvrit un russe, avec les pantruchards. Il disait : “Oh ! Un papillon pour Douchka !” Les pantruchards le chambraient ; il s’en foutait : “Petite grand-mère, donné son secret : la Frayeur !”

On approcha d’un renforcement doucement vallonné derrière des marais salants ; on assista de loin à un curieux cortège funèbre au pied d’un arbre ; je me sentis tout de suite angoissé (“Sainte-Croix de Jésus-Christ, repoussez de moi toute arme tranchante !”) Il y avait une lumière d’un vert fluorescent, cette lumière que l’on hume, aux alentours d’une guitoune de planches imbibées avec une chose mal peinte dessus, moitié abstraite, malaisée, d’un sens diffus près de l’horreur ; l’on voyait entre autres un corps normal dont la tête absente était remplacée par un flot de plumes multicolores.

Nous on trouvait que ça sentait le houx ; le froid venait. Le Rochelais s’était pris au collet avec un Marseillais qui rigolait. C’était comme s’il ne voulait rien lui dire des petites médiocrités de *l’imprimatur*... et de ses suites. Le brouillard enveloppait la côte ; le cafard nous gagnait comme un jus noir ; le Marseillais prenait ça pour des bobards : i voulait la becquetance, s’en foutre plein la lampe et rester pépère ; d’autant qu’il était cuistot dans le civil, et maous. Il voulait son petit chariot, ses provisions et ses bâches, attelé de deux chevaux avec sa lampe tempête sur le côté, sa “roulante” à cheminée noire et la poignée du tirage, ses trois fourneaux de denrées qui mijotent. Le brouillard déployait sa nappe toujours plus. La manipule se gelait. Plus on avançait, plus l’île baignait dans sa législation isolée.

Y’avait celui que la future troupe appelait “Je-ne-sais-qui” à cause de son nom grec difficile à prononcer : où fallait-il placer *l’écart* cette fois-ci ?

\*

Vivien Tesson issu de Nérac avant d’être pris dans le tourniquet des sacrifiés, l’enchevêtrement et l’émiettement inextricable de boyaux et de tranchées de Verdun, ce piétinement de sanquette, de boue et de mitraille de dix mois, fut un des premiers à recevoir des gaz asphyxiants allemands, en avril 1915.

Sous leur effet, il était tombé dans un étrange songe :

“Je reviens dans la ville qu’un “taube” survole et je vois des innocents partout jusque dans les bars ! C’est incompréhensible. Puis toute une arrivée d’Hamilcars, de fiacres, de Fords, tout un vacarme dans l’aube de luxueuses conduites intérieures à marchepied en loupe de frêne pour patauger dans la boue. J’aperçois des colonnes, de loin... à travers bois des lévriers ! Pas de vivres, pas de munitions, pas de troupes. Aussitôt après, les parois du bois se referment, comme au théâtre, et offrent des devantures.

Tout un groupe de jeunes soldats travaille temporairement dans ces galeries, fermées et vacantes pour la morte-saison, aquariums vides avec des papiers abandonnés au fond, sur le sol, les motifs déteints, croûtes sèches des peintures. Celui qui colle une feuille sur l’autre demeure toujours insatisfait de ce chanfrein, de cette épaisseur (peut-être celle du corps).

Sur l’une des feuilles il y a le message de Joffre : “Toute troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place.”

Une fois sorti du “passage”, je me retrouve dans une maisonnette typique des bords de l’Ourcq, d’éclusier ou de garde-barrière, avec une petite cour intérieure, et un minuscule escalier de trois marches sur la façade orageuse.

C’est là que j’habite désormais, près des camps de Gitans, assez loin des galeries parisiennes en vitrines, ces endroits où l’on voit la mère dans son fauteuil près d’un pot de fleurs de bambous bien rond, le chat dans la cheminée, mais où l’on cache l’oncle aux mœurs dissolues car la racine du passé est dans le futur comme la haine précède le Hamburger et le Berliner ; là sur une place typiquement banlieusarde nous abordons directement la plaine de Brie, sans préambule, puis un canton de tout un siècle avec de ci de là une tranchée vide au bord de laquelle traîne de la paille, et des peupliers étiques en lignes ou en bouquets. Le soir vient.

Tout au fond derrière moi, Montmartre dresse sa silhouette sur l’occident. Matin d’hiver vert et noir au-devant d’une Fabrique Géante où personne n’a le droit de pénétrer. La route pavée reste obscure. Des voitures cahotent. Un projecteur balaie la plaine depuis l’horizon. La batterie prend le trot. On roule... On roule...

Terre noire. Seule une lampe Pigeon brûle dans une mesure. Il faut encore mener les chevaux boire. On pousse jusqu’à un pré coupé de fondrières où coule un ruisseau. Les berges sont hautes. Les bêtes ne peuvent boire au courant. On leur donne l’eau dans les seaux de toile. D’autres batteries arrivent.

On repart plus avant jusqu’au mur d’enclos d’un château lorsqu’une auto, tous feux éteints fendant la masse des attelages, jette contre moi un flot confus d’hommes et de bêtes dont la pression m’écrase contre la pierre. Une autre auto suit, puis d’autres et d’autres encore, des centaines, silencieuses, interminablement... Mais je ne songe pas du tout à la Marne déjà jouée ; c’est ailleurs.

On entrevoit dans les voitures des têtes penchées de soldats qui dorment, d’autres qui jouent aux cartes, qui coupent, sortent de l’as et du pique, qui bientôt seront morts.

Devant l’entrée du château se tient un kiosque où la marchande est *Méduse* elle-même ! Elle vend parmi d’autres publications plusieurs numéros de “*La Méduse*” où son portrait est

reproduit (l'ensemble du cadre, avec les seules couleurs verte et noire... etc.) Elle est coiffée d'un fichu sur ses cheveux de serpents qui remontent sous les plis ; sa bouche n'est qu'une fente dans une paroi de caoutchouc qui engloutirait Elliab, tandis qu'au-dessus de nous flottent des zeppelins.

Pendant qu'elle me détaille le contenu du Numéro Un, sa bouche prend alors un semblant de volume et nous nous retrouvons au-devant de la Fabrique Géante du Siècle Dernier, pierres noircies, où nul ne pénètre, même dans la cour pavée.”

\*

\* \*

\*